

LE TEMPS

CHF 3.80 / France € 3.50

MERCREDI 7 NOVEMBRE 2018 / N° 6259

Portrait

Maurizio Folini, les sauvetages himalayens d'un pilote de l'impossible ●●● PAGE 24



Immobilier

A Saint-Maurice, la métamorphose artistique de bâtisses historiques ●●● PAGE 19

Cinéma

«Kursk» raconte avec une redoutable efficacité la tragédie du sous-marin russe ●●● PAGE 22

Jeux d'argent

Le spectre de la tricherie plane sur le poker en ligne. Témoignage ●●● PAGE 21

Géraldine Savary balayée par le vent de transparence qui souffle en politique

FINANCEMENT La conseillère aux Etats, figure du PS vaudois, ne se représentera pas aux élections fédérales de 2019. Elle admet avoir caché à son parti un don de 7000 francs reçu du milliardaire Frederik Paulsen en 2011

C'est un tournant: une figure majeure du monde politique romand s'en va, emportée par la vague de transparence qui souffle sur les financements

politiques et autres avantages dont jouissent les élus. Très émue, voire accablée, la socialiste vaudoise Géraldine Savary a annoncé mardi qu'elle ne se représenterait pas aux élections fédérales de l'automne 2019, après avoir siégé durant quinze ans à Berne comme conseillère nationale puis conseillère aux Etats. «Je croyais que je serais plus forte», a-t-elle avoué aux journalistes, en se déclara-

rant «atteinte dans sa santé» par la pression médiatique qui l'accable depuis des semaines.

Au centre des révélations, ses relations avec le milliardaire d'origine suédoise Frederik Paulsen, un résident vaudois qui l'a invitée en Sibérie et à Grenade et a financé ses campagnes à hauteur de plusieurs milliers de francs. C'est d'ailleurs la goutte d'eau qui a fait déborder le vase: Géraldine

Savary a avoué mardi avoir touché en 2011 un don de 7000 francs, qu'elle avait caché à son parti. Cumulées à un autre don de 8000 francs, ces sommes excédaient la limite informelle fixée à l'époque par le PS. Or, il y a encore quelques jours, des responsables socialistes assuraient aux journalistes que Géraldine Savary avait respecté cette limite et n'avait plus rien à cacher.

●●● PAGE 7

ÉDITORIAL

Le fair-play financier sifflé hors jeu

Pour permettre à Chelsea de remporter la Ligue des champions en 2012, Roman Abramovitch y a injecté 2 milliards d'euros de sa poche, soit 17% de sa fortune. C'était le prix à payer pour porter le club londonien, qu'il avait acheté neuf ans plus tôt, d'un relatif anonymat anglais au sommet du football européen.

Ce même rêve anime aujourd'hui d'autres propriétaires de club. Mais ils ne peuvent plus, comme le multimilliardaire russe, investir personnellement et à perte des sommes colossales. Le fameux fair-play financier de l'UEFA le leur interdit. Voilà pour la théorie. Dans la pratique, plusieurs clubs déploient des trésors d'inventivité pour contourner cette règle adoptée en 2010.

C'est l'une des principales révélations des Football Leaks, gigantesque fuite d'informations fouillées et exploitées par le consortium European Investigative Collaborations. Les

Panama Papers ont mis en évidence en 2016 comment certains font en sorte de verser moins d'argent au fisc; cette nouvelle plongée dans le monde nébuleux des sociétés offshore montre comment d'autres se démènent pour

injecter plus d'argent dans leur club de foot. Et pour réduire le fair-play financier à un simple caillou dans leur chaussure.

Le Paris Saint-Germain aurait surévalué certains contrats de sponsoring pour masquer une partie des investissements du fonds souverain qatari qui le possède depuis 2011. L'AS Monaco aurait voulu recourir à un montage offshore de sociétés écrans pour dissimuler les «subventions» de son président, Dmitri Rybolovlev. Manchester City utiliserait plusieurs astuces pour camoufler les investissements de son propriétaire, le cheikh Mansour d'Abu Dhabi. Le tout sans sanction majeure à ce stade. L'UEFA marche sur des œufs: en juillet dernier, le Tribunal arbitral du sport a cassé sa décision de priver l'AC Milan de compétitions européennes cette saison. Les autres clubs menacés se tiennent donc prêts à riposter devant la justice aux attaques du fair-play financier.

Le mécanisme, imaginé par Michel Platini lorsqu'il était à la tête de l'UEFA, répondait à la problématique patente de clubs fonctionnant au mépris de toute logique économique. En 2011, les pertes cumulées des équipes des premières divisions européennes s'élevaient à 1,7 milliard d'euros, un record. Il s'agissait de les empêcher de dépenser davantage d'argent qu'ils n'en gagnent, ceci dans le but de ne pas les laisser s'endetter et, à terme, mettre leur existence en péril.

Ne pas engager 1 franc qu'on n'a pas en poche: la logique préside à la gestion de tous les clubs de village. Mais elle apparaît aujourd'hui un peu simple pour encadrer efficacement la complexité d'un football de très haut niveau qui a moins en commun avec la PME locale qu'avec les multinationales de la finance globalisée.

Dès 2016, Arsène Wenger déplorait dans nos colonnes la difficulté d'appliquer le fair-play financier, dont il était «un fervent défenseur», face à des clubs dotés d'une «organisation juridique qui offre toujours une solution pour contourner la règle». Aujourd'hui, si l'UEFA est attachée à son projet, elle devra le repenser.

LIONEL PITTET
@lione1_pittet

Crans-Montana a besoin de millions

SKI La station valaisanne, minée par le conflit entre les communes et l'actionnaire principal de ses remontées mécaniques Radovan Vitek, lance un plan d'assainissement et doit injecter 50 millions de francs dans ses installations. Sinon, la faillite menacerait...

●●● PAGE 8

Alex Prager, séquence nostalgie



IMAGES Le Musée des beaux-arts du Locle consacre une rétrospective à Alex Prager. Dans une interview au «Temps», la photographe et vidéaste californienne, qui était de passage en Suisse, dévoile les ressorts de son œuvre au style rétro, inspirée par le cinéma hollywoodien.

●●● PAGE 23

Uber Eats rallume la guerre des plats livrés

RESTAURATION D'ici à fin novembre, les Genevois disposeront d'un nouveau service de livraison de plats: Uber Eats. La multinationale américaine, qui lance son offensive sur le marché helvétique, démarra avec une centaine de restaurants partenaires. La filiale d'Uber vient ainsi chasser sur les terres de concurrents bien établis en Suisse, comme Smood.ch ou EAT.ch. Ceux-ci affirment pouvoir résister aux appétits d'Uber Eats. ●●● PAGE 2

Ces Suisses qui ont choisi de vivre en Chine

EXIL C'est un pays surpeuplé, pollué, aux méthodes despotiques, où la langue peut devenir une barrière infranchissable, où l'intégration s'apparente à un chemin de croix. Pourtant, la Chine est aussi une terre d'opportunités, de modernité et de business. Loin d'une Europe fatiguée, parfois trop rigide, de jeunes Européens, dont plusieurs Suisses, se sont exilés dans l'Empire du Milieu. Ils racontent leur vie au quotidien sur un ton enthousiaste. ●●● PAGE 10

T
Durant l'année 2018, Le Temps s'engage pour 7 causes.
Ce mois-ci: La Suisse, laboratoire politique
letemps.ch/20

LE TEMPS

Pont Bessières 3, CP 6714, 1002 Lausanne
Tél. +41 58 269 29 00
Fax +41 58 269 28 01



Nos 20 ans

Tout au long de 2018, «Le Temps» s'engage pour défendre sept causes. A retrouver sur letemps.ch/20

INDEX
Avis de décès 18
Convois funèbres 18

Fonds 14, 16
Bourses et changes 16
Toute la météo 12

SERVICE ABONNÉS:
www.letemps.ch/abos
Tél. 0848 48 48 05 (tarif normal)



3 0 0 4 5

9 7714231396001

La Fondation Pierre Arnaud, devenue Opale, se dévoile

VALAIS Collectionneuse et passionnée d'art aborigène, Bérangère Primat ambitionne de faire rayonner cette culture australienne sur les hauteurs de Lens et au-delà

VIRGINIE NUSSBAUM
@Virginie_Nb

Après les coups de théâtre, la résolution: alors qu'elle avait annoncé à deux reprises la fermeture de son centre d'art à Lens pour cause de difficultés financières, la Fondation Pierre Arnaud révélait en mai dernier avoir finalement trouvé un repreneur en la personne de Bérangère Primat.

Résidente de Crans-Montana et grande collectionneuse d'art aborigène, cette Française ambitionne désormais de faire du musée aux miroirs un lieu où rayonnera la culture traditionnelle australienne. Mardi, la présidente dévoilait les objectifs de sa fondation, rebaptisée Opale en référence à cette pierre omniprésente dans l'art aborigène.

Voilure réduite

«Depuis dix ans, ces œuvres ont connu un regain de popularité, sans doute parce qu'elles défendent des valeurs de respect à la terre, de transmission», détaille Bérangère Primat. Son but: permettre aux artistes de s'exprimer en Europe, en les faisant dialoguer avec des créations contemporaines de tous horizons.

En décembre, le centre présentera d'ailleurs deux expositions photographiques croisées: celle de Robert Fielding, explorant les changements culturels dans le désert central australien, et une rétrospective du militant écologiste Yann Arthus-Bertrand.

Mais comment réussir là où ses prédécesseurs ont échoué? D'abord, en réduisant la voilure du musée, dont le nombre d'employés. Et pour attirer les curieux dans ce lieu excentré, la Fondation Opale parie sur un prix d'entrée raisonnable (14 francs) ainsi qu'un bâtiment réaménagé, avec une médiathèque et un restaurant travaillant les produits du terroir.

L'objectif? 30000 visiteurs par an. «Nous espérons inviter les Lensards à franchir les portes du musée, mais aussi attirer des visiteurs au-delà des frontières valaisannes et helvétiques», précise Gautier Chiarini, directeur opérationnel de la fondation. Qui proposera, dès 2019, deux expositions temporaires par an. ■

MAIS ENCORE

Wes Anderson compose à Vienne son musée idéal
Avec sa compagne libanaise Juman Malouf, auteure et designer, le réalisateur américain a plongé dans les collections du prestigieux Musée d'histoire de l'art de Vienne et picoré parmi des millions d'œuvres pour réaliser son exposition idéale, tel un cabinet de curiosités. Le résultat, baptisé «Momie de musaraigne dans son sarcophage et autres trésors», est à découvrir depuis mardi et jusqu'au 28 avril 2019 dans la capitale autrichienne. Il partira ensuite pour Milan. **ATS**

Alex Prager, entre artifice et réalité

EXPOSITION Présentée à Londres en juin, la première rétrospective consacrée à la photographe et vidéaste californienne est accueillie par le Musée des beaux-arts du Locle. De passage en Suisse dans le cadre d'ateliers organisés par l'ECAL, elle revient sur son œuvre

MARIE-AMÉLIE TOURÉ

Des photographies de films dont on ignore tout. C'est le sentiment perçu dès qu'on observe le travail d'Alex Prager. La photographe et vidéaste américaine, qui a su se démarquer grâce à son style rétro, très inspiré du cinéma hollywoodien, fait l'objet d'une rétrospective au Musée des beaux-arts du Locle. Rigoureusement mise en scène par Nathalie Herschdorfer, directrice du musée, l'exposition retrace dix années d'images et de vidéos, avec quelques-unes de ses séries les plus importantes, qui dévoilent un univers chargé de drame, d'humour et d'émotion. «Le travail d'Alex est fort, il n'y a rien à ajouter», affirme l'historienne de l'art. On y trouve des motifs récurrents tels que celui de la foule, avec des personnages seuls qui semblent absorbés par leurs pensées. Une esthétique cinématographique qui est pour Alex Prager une manière de pousser les visiteurs à s'imaginer des histoires.

Vous voilà honorée en Suisse, un pays que vous connaissez bien... C'est incroyable, j'étais tellement surprise lorsque Nathalie m'a contactée, c'est comme si la boucle était bouclée. Cela a beaucoup de signification pour moi. Quand j'étais plus jeune, j'ai eu la chance de passer tous mes étés en Suisse avec des amis. Nous allions dans les Alpes, vers Lucerne, nous passions des nuits dans des fermes, nous buvions du lait frais. C'était bien avant que je ne découvre la photographie; j'ai énormément de souvenirs de ces moments passés en Europe. Ces voyages sont arrivés à un moment parfait de ma vie. Je ne connaissais que Los Angeles et j'avais besoin d'une autre perspective sur la manière dont les gens vivent dans le monde, sur la manière dont ils travaillent. Découvrir la vie alpine était fabuleux, cela m'a vraiment aidée. J'ai appris l'indépendance en tant que personne, mais aussi en tant qu'artiste; cela m'a affectée de différentes manières, mais cela m'a surtout aidée à avoir confiance en moi.

Cette première rétrospective s'intitule «Silver Lake Drive». Que signifie ce titre? C'est un lieu situé à dix minutes de l'endroit où je suis née, où j'ai grandi. C'est là aussi que j'avais mon studio quand j'ai commencé la photographie. J'y ai réalisé la plupart de mes premiers travaux. Ma première photo s'intitule d'ailleurs *Silver Lake Drive*. Cette rétrospective est un



«3:32 pm, Coldwater Canyon», 2012. (ALEX PRAGER/COURTESY ALEX PRAGER STUDIO ET LEHMANN MAUPIN)

réel accomplissement, comme si j'avais réalisé quelque chose de monumental dans ma vie. Avoir ce regard sur mon travail depuis dix ans me procure un sentiment très spécial.

De quelle manière décririez-vous votre œuvre? Certaines personnes définissent mes photographies comme des clichés de films qui n'ont jamais existé. Dans mes photos, j'essaie de mettre en avant toutes les questions qui me préoccupent sur la vie, les choses que j'aime, celles qui m'émerveillent. Los Angeles est l'endroit parfait pour explorer la notion de l'artifice et de la réalité, le lien étroit qui existe entre les deux. Cette culture dans laquelle j'ai grandi est très liée à ce que j'essaie de montrer à travers mon travail.

Quel est le principal message que vous souhaitez délivrer? Il y a énormément de messages, entre les lignes, mais j'ai surtout envie que les gens soient connectés à mon travail. Et tout le monde voit quelque chose de différent. Certains voient de jolies couleurs, d'autres les trouvent effrayantes ou même inquiétantes, ce que je trouve intéressant. Je ne suis pas vraiment satisfaite quand les gens ne perçoivent que les jolies filles. Ce que j'apprécie avec cette exposition, c'est qu'on peut mettre en perspective les différentes photos et voir apparaître un message auquel on n'aurait pas pensé en voyant une image séparément.

Votre travail reste néanmoins très inspiré par les figures féminines...

Mon travail est centré autour des femmes dans la mesure où j'en suis une. J'exprime ma perspective du monde, de la vie, des choses que j'ai vues, d'autres que j'ai l'impression d'avoir ratées. La nostalgie est aussi très présente dans mon travail, car je trouve que c'est un sentiment intéressant pour permettre aux gens d'être à l'aise. Je l'utilise pour raconter des histoires plus sombres, plus tristes; les gens se sentent en sécurité puis s'aperçoivent de la réalité d'un monde moins doux que ce qu'ils pensaient. La nostalgie, cette douce lueur du passé, peut être très utile pour aborder des sujets dérangeants, inquiétants.

Vous êtes une autodidacte. Comment avez-vous appréhendé la photographie? Je pense que la première chose très importante est d'essayer de ne jamais écouter l'opinion des autres sur son travail. Surtout lorsqu'on vient de se lancer. Lorsqu'on est confiant, on peut alors partager ses questions. Cependant, dès qu'on a des doutes et que l'on recherche des avis pour être guidé, cela peut devenir dangereux. Je pense que chacun doit apprendre à se découvrir par lui-même. ■

«Alex Prager – Silver Lake Drive», Musée des beaux-arts, Le Locle, jusqu'au 27 janvier 2019.

PUBLICITÉ

Unique Clinique privée de soins aigus DU CANTON DE VAUD
PROPRIÉTÉ D'UNE
Fondation à but non lucratif



« PLUS DE 100'000 PATIENTS
NOUS FONT CONFIANCE
CHAQUE ANNÉE »

- 7 salles d'opération à la pointe de la technologie
- Plus de 520 médecins accrédités indépendants
- Plus de 585 collaborateurs à votre service

Clinique de
La Source
Lausanne



La qualité au service de votre santé

www.lasource.ch

THE SWISS
LEADING
HOSPITALS
AWARD 2018

ESPRIX
Prix d'Excellence 2014

EFQM
Recognized for excellence